

JEAN-BERNARD LEMAL

SENTINELLE



ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Google.com/+is-edition

© 2017 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-137-3

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-138-0

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli

Illustration de couverture : Les Solot

Collection « Roman »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JEAN-BERNARD LEMAL

SENTINELLE

ISEDITION

RÉSUMÉ

(4ème de couverture)

Aka-Bô est l'un des derniers survivants de la tribu des Sentinelles, un peuple complètement isolé qui refuse tout contact avec le reste du monde. Il lutte pour la survie de ses congénères sur l'île de Sentinelle, perdue au milieu de la mer d'Andaman.

Un jour, un cyclone apporte des ordures de la « civilisation » sur le rivage. Aka-Bô, qui n'en n'avait jamais vues, ouvre un sac et y trouve un magazine. Sur la couverture, la photo d'un homme blanc. Fasciné, il le prend pour son dieu, Pugalat, que les Anciens décrivent comme un homme à peau claire. Il décide alors de pratiquer des transes pour le faire venir sur l'île.

Walter Teagarden, l'homme présent sur la photo du magazine, est cadre chez WIC, l'une des plus grosses sociétés américaines de conseil. Après avoir découvert les pratiques douteuses de WIC et de sa concurrente IWS, il se rend compte que ces manœuvres cachent quelque chose de bien plus grave encore, et cherche alors le moyen de donner une leçon à tous ces gens qu'il déteste...

Sociopathe, Walter Teagarden a toujours voulu vivre sur une île déserte. « Sentinelle » sera-t-elle sa destination ultime ?

Après le succès de "Wally Jazz" et "L'écume du voyageur", Jean-Bernard Lemal nous embarque dans un drame intense, inspiré de récents faits divers.

PRÉAMBULE

La frontière entre ciel et mer a disparu dans un orage blanc, sans éclairs, sans déluge. La colère de Pugalat, le Dieu Andaman, allait s'abattre sur Sentinelle, l'île oubliée.

Un enfer d'écume argentée, un mur d'eau salée sauvage s'élevèrent au-dessus de la barrière de corail, « La Mère », ceinture rose et protectrice posée là pour veiller sur le lagon. Une tempête s'annonçait. Sentinelle, l'île éternelle, devait se dissoudre sous l'assaut des rouleaux.

La nuit tomba à midi. Accroupi sous un arbre, Aka-Bô attendait la pluie.

Bientôt 65 000 ans que cette colline au-dessus de la palmeraie de l'est abritait sa tribu. Cette vague déferlant sur les cocotiers, avalant le sable des plages et noyant les cochons, était annoncée. Prudents, les oiseaux s'étaient réfugiés sur les branches les plus hautes des arbres de la jungle.

Aka-Bô fait partie de la tribu des Sentinelles, gardiens de la mémoire d'un univers en voie de disparition. Aucun étranger n'avait abordé ces rivages depuis des siècles. Ceux qui osèrent furent tués avant même d'atteindre la lisière de la forêt.

Sentinelle, c'est un royaume unique sans souverain et sans dynastie, le dernier bastion, l'ultime destination. On y vit comme au premier jour de l'homme. On communique par des attitudes, des gestes, et des mots aussi. On se caresse le

visage pour se dire bonjour et on pleure des nuits entières pour fêter des retrouvailles tant désirées et exorciser les souffrances assénées par l'absence.

Les plus jeunes prennent soin des plus âgés. Les anciens, garants de la sagesse, dirigent des clans et choisissent les jeunes filles les plus jolies. Leurs enfants s'attachent à tous et n'appartiennent à personne. Les femmes invitent les guerriers en colère à faire l'amour à même le sol pour calmer leurs ardeurs belliqueuses. On s'accouple au milieu des autres à l'heure où le soleil est au zénith. La tiédeur de l'espace se mélange harmonieusement à celle des corps en fusion.

Sentinelle, c'est le mystère de l'humanité, le bonheur à l'état pur, le besoin à l'état neutre. Demain, c'est une heure ou une année, deux cochons ou un mэрou. Combien de lunes et d'étoiles dans le ciel ce soir ? Autant que l'on désire pour peu que l'on regarde jusqu'à se voir dans l'une d'entre elles. Il n'y a pas de miroir sur Sentinelle : « À quoi bon chercher les traits de mon visage puisque tu me ressembles ? ».

La tempête passée, Aka-Bô vit l'eau se retirer lentement. Le lagon reprit des couleurs aux nuances nacréées et la transparence des flots s'imposa enfin. Des anciens racontaient l'histoire d'inondations dévastatrices, de villages détruits, d'enfants noyés, de poissons asphyxiés et échoués sur les rochers. Le feu a failli s'éteindre maintes fois, mais un lézard et un chat sauvage ont su préserver les braises au sommet des collines de Sentinelle, nichées dans la chambre d'un coquillage.

Le feu est la seule richesse connue de Sentinelle. On l'emporte partout avec soi. Aka-Bô aussi avait su protéger le sien. Le cyclone avait apporté dans son sillage des résidus de toute sorte, en provenance d'une civilisation encombrée par ses excès, vomissant dans l'océan les restes d'une quête éperdue vers le néant.

Aka-Bô n'avait jamais vu d'ordures auparavant. La pluie emportait les restes des repas, les noyaux des fruits, les matières fécales des hommes et des animaux pour faire renaître les fleurs et nourrir la terre. La mer rejetait des poissons, des tortues, des crabes et des algues, mais jamais d'objets informes et sans nom.

Du bout de sa lance, avec méfiance, il triait à distance cet amas de morceaux de bois, de ferrailles, de tubes. Rien ne bougeait. Tout était inerte, mort. Un sac en plastique, transparent et clos, avait abrité de l'eau et du sel un magazine en couleur, un stylo et un carnet de notes.

Intrigué, Aka-Bô ouvrit le sac et déplia le magazine. Sur la couverture, il y avait le portrait d'un homme blanc, ses yeux grands ouverts pointés vers ceux d'Aka-Bô. Impressionné, il le jeta au loin. Les pages du carnet de notes étaient vierges et le stylo tout neuf. Le dé clic du poussoir amusa Aka-Bô, qui l'actionna avec la paume de la main. Après une dizaine de va-et-vient, il s'intéressa à la bille d'où s'échappait un peu d'encre. Il tira un trait sur le carnet de notes, mais cela n'eut que peu d'intérêt à ses yeux.

Alors, il décida de peindre des signes sacrés, des cercles et des virgules épaisses sur la photo de la couverture du magazine. Les vieux de sa famille prétendaient avoir vu Pugalat en rêve. Ils l'avaient décrit comme un homme à la peau claire capable de se reproduire partout dans la nature, dans les feuillages des arbres, dans l'écume de la mer, sur les carapaces des tortues. Il se cachait aussi bien dans les ruches, dans les terriers que dans les nids des oiseaux perchés aux sommets vertigineux des karris.

Fasciné par ce regard de papier glacé, il se mit à parler à haute voix, initiant un dialogue sans fin avec cette apparition. Puis, comme il l'aurait fait avec les autres membres de sa tribu, il caressa le visage rigide de cet autre qui venait de s'imposer sur Sentinelle. Aka-Bô ne pouvait trahir.

Il emporta son trésor aux confins de son territoire. Nul besoin de boussole ou de repères particuliers pour en connaître les limites naturellement inscrites dans ses gènes depuis des lustres. Ayant atteint le haut de la colline qui surplombe la plage de l'est, il se mit à genoux devant la photo. Il resta plusieurs longues minutes immobile pour contempler cette icône. Il attendait un signe, une preuve d'existence, un souffle de vie. Alors le vent souleva la page pour découvrir l'image d'un immeuble de verre.

Pour les Sentinelles, rien n'existe au-delà de « La Mère ». Le monde s'arrête sur les crêtes de l'écume bouillonnant au-dessus des coraux. Cette structure de verre et d'acier était la demeure de Dieu, et ce visage ne pouvait être que celui de Pugalat ! Aka-Bô avait une mission à accomplir : celle de faire venir Pugalat sur Sentinelle pour pardonner au peuple ses fautes, responsables de sa colère, et accepter les offrandes que toute la tribu allait préparer pour lui.

Les Sentinelles ont une sensibilité à fleur de peau qui leur permet d'appréhender à distance les sentiments, les joies et les peines d'un chasseur égaré de l'autre côté de l'île ou l'appel lointain d'un aïeul disparu. Pour atteindre cette onde ultime, il fallait se concentrer tous les jours à la même heure au même endroit sacré et pénétrer l'esprit de l'autre jusqu'à ce qu'il puisse vous entendre.

Certain de la justesse de sa quête, Aka-Bô décida d'alerter Pugalat de cette manière. Après une première séance de méditation, il enveloppa soigneusement le magazine dans une palme avant de le placer dans un trou recouvert d'une roche. Par le passé, un sage avait réussi à arrêter un orage ainsi. Il savait cette formule éprouvée et efficace.

Il était midi peut-être. Aka-Wat, l'épouse d'Aka-Bô, vint s'asseoir sur ses cuisses, cherchant le contact de sa peau. Elle lui caressa le visage de haut en bas, puis en gestes lents sur le côté, enfin au bord des oreilles, autour des yeux et sur les lèvres. Sans poser la moindre question, elle sentait toute la tension que ces derniers événements avaient provoquée chez son compagnon. Alors, par réflexe et par habitude, elle s'allongea sur le dos en ouvrant ses jambes pour accueillir une étreinte brutale, urgente et tendre à la fois.

À la fin de leurs ébats, leur fils, Aka-Bôwat, vint les rejoindre. Ensemble, blottis les uns contre les autres, ils partagèrent une mangue en regardant au loin des pélicans plonger dans les flots salés.

CHAPITRE I

Tampa, mardi 25 novembre. J'aurais dû inventer le mois de novembre ! Il pleut des cordes comme à Paris, le soleil est en berne comme à Londres ou Berlin. Seuls les Australiens et les habitants du Cap s'en fichent éperdument. L'été arrive, au sud !

Derrière la fenêtre de mon bureau, j'observe la ville détremmée, immuable, déchirée par l'ennui, les rues orphelines, sans passants. Le hasard rôde, un rare piéton renversé par un taxi, une ambulance, un flic et le passager du même taxi, exaspéré, obligé de témoigner pour un malheureux poignet foulé. Je le soupçonne d'être en retard pour un avion ou un rendez-vous. L'injustice frappe sans prévenir, c'est la vie.

Tampa, c'est la province, le bout du monde, un accident géographique. C'est ce qui se disait il y a quelques années encore. Baignée par les eaux du golfe du Mexique, rien de grave ne pouvait se produire dans cette ville où le soleil s'était manifesté sept cent quatre-vingt-deux jours de suite. Même les ouragans aux noms d'héroïnes de théâtre grec se sont abstenus de fondre sur la cité depuis des décennies. À peine quelques orages et quelques arbres arrachés, pas de victimes en nombre, un coin tranquille en somme.

Les mégapoles se dressaient ailleurs, dans le gris de New York, cerveau, ventre et entrailles de la finance, du pouvoir, des lofts de Manhattan, des types en quête de gloire sur des trottoirs encombrés d'ombres fugaces, courant vers la prochaine minute de peur de rater la suivante.

Ici, pas de trottoirs, juste des avenues et des rues à peine plus petites que les avenues. Aucune âme alentour n'oserait s'aventurer bien longtemps en dehors de son véhicule. Pour pallier cette absence d'humanité, les artères portaient les noms de figures emblématiques de l'histoire américaine. Ainsi, le boulevard John F. Kennedy ne croisait jamais l'avenue Jackson, mais chacune partageait un coin avec la Tampa Street ! Les urbanistes voulaient certainement s'assurer que l'on ne puisse pas confondre avec Phoenix ou Miami.

Les vieilles familles, les dynasties fondatrices, possédaient la plupart des terres, les champs d'orangers, les banques locales, les terrains de golf. Chacune était fière de sa nombreuse progéniture, garante de porter le flambeau de leur lignée au sein de la bonne société. Les filles étaient élevées avec pour seule ambition de trouver un mari, médecin ou avocat de préférence. Leur prolifération faisait l'affaire des calligraphes chargés d'inscrire le nom des partenaires sur les plaques apposées devant les cabinets : « Powell, Swartz, Nelson, Wilson, Smith, Duncan and partners, PA ».

Le pouvoir s'exerçait à tous les étages, nourri par une appétence sans limites. Les figures influentes prenaient soin des juges qu'elles aidaient à élire et occupaient les premières loges des églises construites avec leurs deniers. Le pardon de leurs errances exigeait le meilleur et la primeur des prières. On donnait leur nom à des salles d'hôpitaux, à des écoles. Les « good old boys » avaient niché leur club dans une réplique de cathédrale gothique posée sur le toit d'un gratte-ciel. Nous étions comme égarés dans un musée en plein air sans salles, sans guides, où chacun faisait partie d'une exposition permanente.

Perdue entre les plages, les mangroves et les fermes d'élevage, la cité exhibait une atmosphère insipide, la villégiature à rabais, les dîners à cinq heures de l'après-midi pour les retraités sans fortune. Les horloges de la

ville étaient en panne, tout comme les idées des maires et des officiels. À quoi bon planifier l'avenir pour des résidents qui ne le verraient jamais ? C'était sans compter l'air conditionné et les pilules régénératrices prolongeant les existences au-delà du supportable. On avait la prétention de vivre vieux dans cette contrée, pour être certain de pourrir l'existence des chauffards en roulant au ralenti sur la file de gauche de l'autoroute au son de Bing Crosby.

Voilà pour la carte postale, les souvenirs de vacances et les ragots imprimés sur la une de la gazette locale. Mais l'histoire n'aurait pas lieu d'être sans ces aléas. Le rêve américain est un droit et un devoir. On se doit de réussir. On respecte le travail, pas forcément les travailleurs. On idolâtre les comptes en banque, les montres en or et les maisons de quinze pièces et dix salles de bain. Rien de tel pour donner naissance aux plus inattendus des destins.

Prenons le mien : mon enfance, mon parcours, mes raccourcis, les autres, ma bonne éducation, la peur de l'inconnu, les trains pris à l'heure, la fatalité en somme ; tous, hommes ou sentiments, s'étaient liés contre moi pour que je devienne Walter Ronald Teagarden, directeur des Opérations internationales de WIC, le World Innovative Consortium. Siège social : Tampa, Floride !

Voilà une boutique de douze mille employés, des bureaux dans le monde entier, avec pour principale mission de dérober les bonnes idées aux plus malins pour les revendre aux obséquieux de tout poil, aux aspirants génies en manque de reconnaissance. C'est un travail facile : on flatte l'ego de chacun, on conforte les plus cyniques, on éclaire des ciels couverts, on devient LA solution !

Il faisait déjà nuit. L'immense cage de verre abritant nos forfaits éteignait ses feux peu à peu, palier par palier, suivant un rituel bien rôdé, épargnant toujours le dernier étage, ultime sommet à atteindre pour le commun des laborieux. Je régnaï sur le 49^e, juste en dessous de celui qui ne s'éteint jamais, celui des présidents et vice-présidents. Je gardais cette distance comme l'idéal d'un comportement acceptable, une proximité calculée pour ne pas être oublié, mais suffisamment éloignée pour ne pas

subir des visites intempestives. On me fichait la paix. J'étais entouré par mes fidèles lieutenants en charge de l'armée des âmes qui me croisaient le matin en me gratifiant d'un grand « Bonjour ! » et d'un « Ça va ? » traînant et condescendant. Je méritais peut-être cette haine ourdie, mais on ne dirige pas une équipe avec de la compassion.

Tous ces gens, cette faune satisfaite, ne pouvaient comprendre le sens de ma tâche et la misère qui l'accompagnait. Mon métier avait fini par distiller une aigreur permanente dans mon estomac, un va-et-vient de substrats générés par l'angoisse d'appartenir à une caste à part, celle que je n'avais pas choisie, celle des hommes et des autres.

CHAPITRE II

Il y avait juste en face une tour comportant exactement cinquante et un étages. Elle appartenait à IWS, International World Solution... Coïncidence ? Certainement pas !

Harry McIntosh et son cousin, John McIntosh, avaient grandi ensemble. Des parties de pêche à Treasure Island aux heures passées à regarder l'équipe de base-ball des Met's s'entraîner dans ses quartiers d'hiver, ils avaient partagé toutes les joies et les angoisses de gamins courant sous le soleil, se battant pour avoir la plus grosse glace à la fraise et mesurant les mérites de leur père respectif dans des joutes verbales interminables.

Harry et John étaient amis pour la vie, mais l'adolescence et les émois qui l'accompagnent eurent raison de ces promesses éternelles pour une fille blonde, aux rondeurs naissantes, impatiente de tester ses attributs auprès des plus audacieux.

Pour plaire à cette Jenny Carter, Harry et John se mirent en quête de pantalons longs, devinrent les auteurs de larcins divers, des cigarettes subtilisées dans le sac de leur mère au « Burley Old Spice » du grand-père. Il fallait devenir grand, géant aux yeux de cette fille peu farouche.

Harry inaugura son statut d'homme sur le siège arrière de la Buick familiale pendant que John tentait de se débarrasser de la paille coincée dans son pantalon lors d'une visite dans la grange du vieux Smith.

Jenny Carter n'en demandait pas tant. Chacun ignorant les frasques de l'autre, tout aurait pu se passer sans heurt si elle n'était pas tombée enceinte, perspective impensable et insupportable pour les McIntosh. Les parents affolés envoyèrent leur progéniture loin de cette abominable circonstance. Harry à Houston, John à Washington. Disparus de la circulation, Jenny Carter resta seule avec son rejeton. Elle s'était mise en ménage avec un chauffeur de camion qui la battait deux jours par semaine, car absent le reste du temps. « Juste retour des choses ! », clamaient les bigotes du Temple méthodiste du quartier. Cette fille ne pouvait aliéner l'avenir de garçons bien élevés, seulement coupables d'avoir usé de l'insouciance de la jeunesse. Personne ne pouvait leur en vouloir. Malgré la miséricorde divine, elle avait bien mérité son sort.

À leur retour au bercail, après des études plus ou moins brillantes, Harry et John ne partagèrent plus de parties de pêche : ils se lancèrent dans les affaires. Les réseaux familiaux ouvrirent leurs portes à ces jeunes gens diplômés. On organisa des rencontres avec les responsables de gouvernements locaux, des dîners de bienfaisance propices aux poignées de main avec des sénateurs du cru. Les sillons étaient tracés avec la profondeur du bienséant, du progrès. Il suffisait d'y planter des graines choisies pour récolter le fruit mérité d'un travail acharné.

Il faut reconnaître à John et Harry une certaine volonté. Ils auraient pu épouser une vie de dépravés, engloutissant la fortune familiale au jeu ou aux courses. Au lieu de cela, ils dirigèrent leurs entreprises comme leur vie, incapables de séparer leurs ambitions de leurs souvenirs d'enfance. Baignés par les mêmes rêves, ils proposèrent naturellement des services similaires, copiant ce que l'autre faisait, imitant tout, jusqu'au logo de leur marque, en passant par le type de voiture qu'ils conduisaient et au genre de femmes qu'ils courtoisaient. Harry créa WIC, et John IWS.

Aux dires de leurs proches, il y avait de la place pour deux. Ils se fréquentaient lors des funérailles des oncles et des mariages des neveux.

Mais le lien qui unissait leurs rires passés s'était brisé ; inutile de revivre des jours heureux, nos plus chers regrets nous attendent.

Ils firent rapidement fortune grâce à leur appétit pour les affaires, leur flair, leur caractère insatiable et l'égoïsme nécessaire à la réussite de toute entreprise. Leurs royaumes respectifs méritaient à présent un château, un donjon, une tour, des remparts et des meurtrières. Grâce au laxisme des urbanistes locaux, peu regardants sur l'homogénéité et insensibles à la pollution visuelle, ils résolurent de construire chacun leur immeuble, donnant libre cours à la démesure. Du béton, du verre et des néons, c'était à celui qui construirait le plus haut. Chaque semaine, les plans étaient modifiés pour ne pas être à la traîne des idées de l'autre. Au final, Harry opta pour une terrasse sur le toit alors que John, certain d'avoir le dernier mot, ajouta un étage supplémentaire pour faire enrager son cousin.

WIC et IWS étaient les partenaires privilégiés des agences gouvernementales de plusieurs pays, devenant au gré des missions le service des Douanes, le gestionnaire principal des services de santé ou des prisons.

Bien que parfois discutables, ces opérations étaient monnaie courante, surtout dans des zones non développées. Mais il n'était pas rare de travailler aussi avec des démocraties pimpantes et riches. Les groupes de pression de tout poil jouaient leur rôle à la perfection, et toutes les parties y trouvaient leur intérêt.

La gloire se mesurait à la fréquence des invitations à des soirées où le mélange des cocktails rivalisait avec le mélange des genres. On se congratulait entre gens du même monde de faux-culs patentés à l'affût de la moindre rumeur. Les médias couvraient régulièrement ces sauteries. On était fier de se retrouver en photo dans le journal du lendemain.

Les années paires, IWS remportait le prix de la société la plus dynamique. Les années impaires, WIC était élue la meilleure des entreprises de Floride. Les coupes et les trophées encombraient les halls d'accueil.

Toute cette mécanique fonctionnait sans heurt, dans une concurrence fausse et entendue, jusqu'au jour où John MacIntosh s'aliéna les services d'un ancien diplomate aux ambitions mordantes, le docteur Ed Martins. Il avait, selon les dires de chacun, participé à des négociations importantes en Afrique, en Amérique latine et même au Vietnam ! Il avait ses entrées partout, y compris aux sièges des Nations-Unies à New York et Genève.

J'avais remarqué un changement de comportement des représentants d'IWS. Ils démontraient une assurance inhabituelle, liée sans doute aux solutions miracles apportées par Ed Martins. Les clients tombaient sous le charme de leurs promesses et de leurs prix défiants toute logique financière. Quelque chose d'anormal s'était produit, et les cadres de WIC ne s'étaient aperçus de rien. Je pestai encore, car il fallait que je fasse tout dans cette boutique peuplée d'impotents à peine en charge de leur propre devenir.

Aka-Bô était monté sur la colline qui domine la plage de l'est. Il était presque midi. Il déplia la feuille de palmier pour en extraire le magazine puis ferma les yeux. Il entra en communion avec le vent, les nuages. Mais le ciel était sourd ce jour-là, au point que les oiseaux s'étaient tus faute de bleu. Il parlerait plus tard à Pugalat, qui devait encore dormir dans le château de verre.

La femme de ménage se demandait bien pourquoi j'étais le seul encore présent, alors que mes subordonnés étaient déjà rentrés pour faire payer mes humiliations du jour à leurs épouses, leurs enfants, leur chien, et même peut-être leurs voisins. Le ressentiment est un breuvage amer qui se distille avec patience et que l'on administre de force à ceux que l'on aime.

Je regardais cette métisse sans âge maniant la serpillière et le chiffon, tournant autour de moi comme si je n'existais pas, évitant cet écueil au milieu des meubles. L'arrogance de ses mouvements m'étonnait. Comment être fière de chasser la poussière et accepter d'être ignorée ? Elle ne m'aimait pas et j'avais envie de savoir pourquoi.

– D'où venez-vous ?

- Moi ? De San Francisco.
- Ah ! la Californie du Nord, Berkeley, les vagues, le Pacifique... Je me doutais bien ! Votre type sud-oriental épicé et vos yeux en amande ne trompent pas.
- Quel rapport avec la Californie ?
- Aucun, enfin vous êtes nombreux dans cette région... Thaïlande ? Laos ?
- Je suis d'origine indienne, mais je suis née ici, enfin en Californie.
- Aucune importance... D'ailleurs, il pleut souvent dans cette région !
- Je n'ai pas de souvenirs particuliers du temps : je suis arrivée dans cette ville à l'âge de cinq ans !
- Vous travaillez ici depuis longtemps ?
- Ici ? Non, deux ou trois mois... Et vous ?
- Moi ? Douze ans, deux mois et cinq jours...
- C'est précis, dites-moi !
- En effet ! Quand on s'emmerde, on compte les jours et les mois...
- Mais pourquoi travaillez-vous si tard, alors ?
- Parce que chez moi, je m'ennuie... Mais finissez votre travail. Ne vous occupez pas de moi.

Moi, moi, moi... J'avais réussi à me poser, à m'imposer, à remettre les choses à leur place. Il existait des règles de déférence envers les cadres et j'entendais bien les faire respecter. Un chef, des sous-chefs, des petits salaires et enfin les autres. J'avais eu la faiblesse de me confier à cette autre, une inconnue qui en plus m'écoutait avec une attention à laquelle je n'étais plus habitué. Et puis, elle n'avait pas une tête d'Indienne.

Je n'avais pas faim. Chaud ou froid, le potage est d'une consistance affligeante, mais c'est tout ce qui restait dans la cuisine du bureau, un berlingot oublié par une secrétaire sans doute en pleine phase d'un régime amaigrissant.

Je plongeai la cuillère prudemment, pensant tout à coup que le breuvage avait été empoisonné ou, pire, altéré pour me rendre malade.

- Elle n'est pas bonne ma soupe ?
- Ah, pardon, je suis désolé... Je vais vous la payer.
- Non, ce n'est pas la peine... Mais la jeune femme de la photo sur votre bureau, elle ne fait pas la cuisine ?
- Si, bien sûr, mais plus pour moi...
- Excusez-moi, je ne voulais pas être indiscret. Bonsoir, Monsieur.
- Bonsoir, et merci pour la soupe.

Cette femme poussant inlassablement un chariot de vaporisateurs, de balais et de plumeaux avait eu le don de mettre le doigt sur mes doutes et mes faiblesses, sans retenue. J'aurais voulu la gifler, mais la dérision l'emporta et je me mis à rire aux éclats. J'étais devenu mon propre clown.

La pluie avait cessé. Une chaleur inattendue vint contrarier ce jour de novembre. Je roulais à faible allure, la vitre grande ouverte, tentant de saisir l'instant, l'air, le vent, quelque chose d'étonnant. Inlassablement, les feux passaient du rouge au vert, du vert à l'orange, de l'orange au rouge. Sans y prendre garde, à force de m'interroger, j'étais à l'arrêt. Les protestations sonores des véhicules bloqués derrière mon pare-choc finirent par me ramener à la réalité.

Ces gens ne savaient plus vivre ni prendre le temps, impatients d'obéir à des signaux de couleur. S'il n'en tenait qu'à moi, je leur retirerais sur-le-champ leur permis d'homme. D'ailleurs, pourquoi ne pas en profiter maintenant, au moment où je tenais un spécimen à ma portée ? J'ouvris brusquement ma portière, prêt à me jeter sur le premier conducteur venu. Le gaillard ressemblait à tout le monde dans sa chemise blanche froissée surmontée d'une tête sans attrait et coiffée de trois cheveux rescapés cherchant leur place entre ses deux oreilles. Le pousseur de klaxon avait perdu de sa superbe en me voyant approcher de lui. J'étais aux anges, certain de mon bon droit et ignorant des conventions.

Une colère salvatrice, un exutoire salé sur une plaie ouverte, des hurlements en gestation au bout de coups de poing et d'insultes coupantes, je laissai libre cours à mon âme bagarreuse. Mon rêve de

nonchalance avait été contrarié et méritait que je froisse de la tôle et torde des mâchoires.

« Monsieur Teagarden, votre victime va porter plainte. Nous sommes obligés de vous garder en cellule pour la nuit. À moins que vous ne versiez une caution... »

Que faisais-je à cette heure de la nuit dans ce poste de police ? Une dent cassée, deux ou trois ecchymoses sur les côtes et une coupure sur le cuir chevelu, juste derrière l'oreille droite, à l'endroit exact où l'oreiller se cale pour appeler le sommeil. En fait, j'avais fait jeu égal avec l'autre créature. Mais mon dossier n'était pas vierge, et mon avocat était en vacances.

L'idée de tuer son prochain sans se soucier des conséquences portait une légitimité que seuls les barbares étaient capables d'accepter. Je ne savais plus aimer, ce qui me rendait incapable de haïr. Je cherchais en vain le bout de la nuit, retardant le moment de retrouver la solitude de ma chambre.

Malgré la fête de Thanksgiving du jeudi suivant, j'avais un emploi du temps chargé : rendez-vous à Washington et New York. Par habitude, j'avais réservé un vol aux aurores. Cela me permettait de ne pas subir la conversation obligatoire d'un voisin indésirable. En général, la torpeur de l'aube habillait encore ces compagnons imposés. Ils étaient endormis, et par bonheur, les effluves des eaux de toilette masquaient les négligences des ablutions paresseuses de certains.

La malchance avait voulu parfois que des dames plus démonstratives que les autres eussent la malencontreuse idée de se parer d'un parfum du soir. Cette faute de goût était souvent confirmée par une tenue vestimentaire inappropriée. Elles allaient au bal à sept heures du matin, une raison de plus pour m'agacer.

- Je rejoins mon mari... Vous êtes dans les affaires aussi ?
- Non, je joue le singe dans un cirque en Bretagne...
- Pardon ?

- Je disais que les choses changent aussi en Grande-Bretagne !
- Vous avez raison. Londres, Lady Di... Ma fille, qui fait un stage à la City, me disait...

Comment pouvait-elle supporter une mère avec un visage sans expression, résultat de liftings à répétition ? Visiblement, le chirurgien avait oublié de s'occuper de son cerveau fripé. Et puis, elle devait être trompée par un mari fatigué de ses gesticulations. S'il ne l'avait pas encore fait, c'est qu'il devait être impuissant ou s'était fait moine par dépit.

Je me plongeai dans cet article décrivant les îles de l'archipel d'Andaman habitées par des « negritos », les tribus Jarawa, Jangil et Onges. D'après l'auteur, ces peuplades isolées du monde extérieur grâce à la topographie unique de leurs îles refusaient tout contact avec les étrangers. Comment leur en vouloir ? J'étais le monde extérieur et je n'étais pas fréquentable.

Une photo intitulée « Sauvage en rut sous son pagne » illustre le récit. La page opposée vantait en couleur les mérites d'une crème revitalisante. Visiblement, le mannequin blond censé l'avoir appliquée avait plutôt besoin pour réveiller son teint du frottement d'un corps mâle sur sa poitrine. Alors, pensai-je, le magazine avait bien fait les choses : en le refermant, ma blonde sans ride se collerait sur les attributs de l'indigène. Les amours de papier glacé portaient des vertus étonnantes, des coulées d'encre donnant libre cours à des visions perverses. Je voulus à cet instant partager cette idée avec ma voisine, mais j'eus peur de sa réaction et, pire encore, qu'elle puisse prendre mon ironie pour une proposition déguisée.

Il était temps que je me mette dans la peau d'un dirigeant de WIC. Le client que j'avais eu au téléphone me semblait facile à convaincre. Nous avions rendez-vous, mais c'est surtout lui qui voulait me rencontrer.

- Ah, Walter ! Enfin je peux vous serrer la main...
- Bonjour Monsieur Barati, ravi de vous connaître.
- Voulez-vous un café, du thé ? Moi, je ne bois que du thé...

– Alors d'accord pour du thé.

Professionnel jusqu'au bout, j'avais choisi de soigner mes acidités avec ce breuvage. J'aurais préféré ne rien boire du tout, mais cela aurait déséquilibré notre entretien. Calé dans un fauteuil, ma tasse à la main, je pris la posture adéquate de l'interlocuteur attentif.

Barati était de petite taille et portait des lunettes rectangulaires. Son bureau spacieux ne témoignait d'aucune passion : pas le moindre trophée pour trahir une addiction au jeu, aux courses de chevaux ou au cricket. Cet homme était transparent. Il prenait un malin plaisir à exposer son projet, les yeux baissés, tout en faisant glisser sa main sur le bord de la table, cherchant dans les aspérités du bois l'inspiration, la phrase-clé, un mot précis pour m'impressionner. Mais le vernis du plateau était sans défaut, ce qui classa son discours au chapitre des lieux communs. Son manque d'assurance n'était pas en rapport avec la fonction qu'il prétendait remplir. Il n'était qu'un simple relais aux ordres d'une direction. La décision finale viendrait d'une autre instance, d'un autre personnage.

J'écoutai, j'écoutai, jusqu'à ne plus rien entendre, lassé par ce Barati ronflant, incompetent, fier de surcroît. Je retrouvais dans ce personnage toutes les absurdités du bureau, une parfaite synthèse des penseurs sans idées qui hantaient les réunions, ces locataires éphémères de fauteuils en cuir imbibés de certitudes, se croyant obligés de parler ne serait-ce que pour être cités au procès-verbal.

Barati avait fini par atteindre le chapitre financier et essayait de conclure sa présentation.

- Qu'en pensez-vous, Walter ?
- Pas assez fort pour moi !
- Je ne comprends pas...
- Le thé n'est pas assez fort pour moi, mais votre projet est très intéressant...
- Oui, nous avons travaillé longtemps sur les détails.
- De toute évidence ! Qui sont nos concurrents ?
- Walter, je ne peux pas vous le dire maintenant, vous comprenez...

– Non, Monsieur Barati, si vous voulez travailler avec nous, il faut que nous sachions contre qui nous devons nous battre ! Vous êtes d'accord ?

– Walter, on m'avait prévenu. Vous n'êtes pas quelqu'un d'ordinaire, un peu mystique, dur en affaire. Ne le prenez pas mal ! Mais c'est un bruit qui court...

– Monsieur Barati, la réputation est un costume à deux faces. Vous avez ce qui se voit et puis la doublure. Maintenant, avez-vous reçu des plaintes ? Auriez-vous eu vent de manquements à nos obligations ?

– Non, non. Il est vrai que vos références sont solides.

– Alors, vous ne voudriez pas confier votre projet à n'importe qui ! Vous savez, j'accorde plus d'importance à la fidélité de mes ennemis qu'aux flatteries de mon entourage. Le singe du cirque se moque toujours du dresseur.

– Je ne vois pas le rapport...

– Moi non plus, Monsieur Barati... Alors voilà ce que je vous propose...

Comme sur une scène de théâtre, je laissai le « grand » Walter Teagarden jouer le rôle du sauveur, de l'ultime recours, du bon choix. Les yeux dans les yeux, je racontai l'essence même de sa fonction, peignant par anticipation un résultat glorieux, une reconnaissance éternelle de ses supérieurs pour avoir choisi le seul partenaire possible.

Ses mains avaient délaissé le bord de la table pour se joindre l'une à l'autre dans un geste pieux, une prière silencieuse qui traduisait l'espoir de disposer d'un budget à la hauteur de ses ambitions et conforme aux miennes.

– Monsieur Barati, je crois que je vous ai tout dit. Arrêtons une date pour mettre en route le pilote, et suivant les résultats, nous poursuivrons !

– Je vais réfléchir, il faut que j'en parle avec le conseil d'administration.

– Je sais que vous saurez le convaincre.

– Votre concurrent, c'est IWS. Mais je vous préviens, il semble beaucoup moins cher que vous !

Je posai la tasse de thé froid sur le bureau puis, sans précipitation, rangeai mon carnet de notes avant, d'une poignée de main ferme, de prendre congé de mon client.

FIN DE L'EXTRAIT

Il reste 87% du livre à lire sur la version complète !